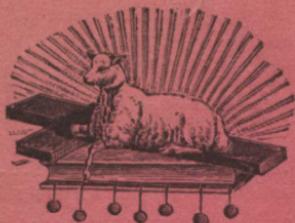


Acille Caspary

601 K/73/4

Vol. 4. No 12.

Mars 1898



La Voix du Précieux Sang

REVUE PIEUSE

PATRONNÉE PAR

Sa Grandeur Mgr de St-Hyacinthe,

— ET —

PUBLIÉE CHAQUE MOIS

Par les Sœurs Adoratrices du
Précieux Sang

ST-HYACINTHE, QUE.,

Canada.

Abonnement : \$1.00 par an



SOMMAIRE.

Nos adieux.....	449
Louange, Amour, Bénédiction au Sang de l'Agneau.....	452
St Jean Paumônier (LAURE CONAN).....	453
L'abbé de Rancé (L. C.) (suite et fin).....	462
Une fleur de sainteté (L. C.).....	477
Prières sollicitées.....	478
Tables des matières.....	479

APPROBATION DE L'ORDINAIRE.

Nous félicitons Nos Chères Filles, les Sœurs Adoratrices du Précieux Sang, de la belle œuvre qu'elles entreprennent, et Nous ne pouvons qu'encourager Notre Clergé et les fidèles de Notre diocèse à les seconder efficacement dans la sainte croisade qu'elles entreprennent pour la plus grande gloire du Sang de Jésus et le plus grand bien des âmes.

EVÊCHÉ DE ST-HYACINTHE, 16 Février 1894.

† L.-Z. Ev. de St-Hyacinthe.

Fête de la Lance et des Clous de Notre Seigneur.

—O—

EN VENTE AU MONASTÈRE DU PRÉCIEUX SANG.

NOUVEAU MANUEL DU PRÉCIEUX SANG :—*Reliure de luxe* .
\$2.00, \$2.50, \$3.00 ; *reliure commune* : 75c., 90c., \$1.10.

AVIS.—Les personnes qui voudraient se pourvoir au monastère de MIEL et de SAVON recevront des articles de qualité supérieure. Le MIEL cependant est de quatre qualités, qu'il faut préciser en en faisant la demande : miel rouge, miel doré, miel blanc, miel en gâteau de 1 à 2 lbs. Prix modérés.

Que la bénédiction du Très Précieux Sang de Jésus crucifié repose sur tous ceux qui nous sont dévoués ; qu'elle protège leur famille, leurs entreprises, et les préserve de tout malheur de l'âme et du corps !

LA VOIX

— DU —

PRÉCIEUX SANG

Cen'est point par des choses corruptibles, comme l'or et l'argent, que vous avez été rachetés,mais par le Précieux Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ.
1 PET. I. 18.19

4ème ANNÉE. ST-HYACINTHE, Qué., MARS 1898. No 12.

Nos Adieux

LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG termine aujourd'hui sa quatrième année d'existence.

Ainsi que nous en faisons au début le naïf aveu, nous cédions surtout à " l'impulsion de notre cœur " en entreprenant cette publication. Vouées à l'adoration du Précieux-Sang de Notre Seigneur, nous étions désireuses d'en voir le culte plus connu et mieux aimé : et nous avions l'ambition de travailler, selon nos petits moyens, à propager cette connaissance et cet amour.

Certes, nos efforts n'ont manqué ni de la bénédiction de Dieu, ni de la sympathie des hommes.—Celle-ci, nous en avons reçu le témoignage incontesté dans l'extraordinaire multiplication de nos patrons et de nos amis. Celle-là, les encouragements approuvateurs de Mgr notre évêque nous en ont été le précieux gage, comme ils ont été notre meilleure récompense.

Mais, les ressources de la santé ne peuvent être suppléées par les meilleurs éléments de succès ; et l'expérience nous a démontré que les travaux, réclamés de nous par LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG, sont incompatibles avec notre genre de vie et

d'activité. Forcé nous est donc de discontinuer cette modeste revue, et nous avons aujourd'hui le chagrin de prendre congé de nos fidèles lecteurs.

Non, nous ne le faisons pas sans regret. Nous n'essaierons pas de cacher qu'il nous était doux de parler souvent à qui daignait nous écouter, de ce qui fait l'objet continuel de nos adorations. Puis, à nos humbles *sursum corda*, les agrégés du Précieux Sang répondaient avec tant de zèle et de ferveur, qu'il nous était doux aussi de nous en édifier.

Pourtant, sans nous attarder à nous plaindre, nous ne voulons plus qu'exprimer notre gratitude pour la bienveillance que LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG a partout rencontrée sur son chemin.

Reconnaissance tout d'abord à notre bien-aimé père et vénérable évêque, Mgr de Saint-Hyacinthe. C'est à la haute protection de Sa Grandeur que cette petite feuille avait dû l'existence. C'est avec ses bénédictions qu'elle prenait chaque mois son essor. C'est à ses pieds que la VOIX veut s'éteindre, dans un suprême hommage d'action de grâces. — Reconnaissance aux écrivains distingués qui nous ont fait à maintes reprises l'honneur de leur collaboration. Envers tous, nous nous reconnaitrons à jamais redevables ; mais on nous permettra bien d'attacher une expression particulière de nos remerciements, au nom de l'éminente femme de lettres qui a enrichi tant de nos pages de ses remarquables productions. Tous nos lecteurs ont déjà reconnu Madame Laure Conan qui, malgré le haut rang qu'elle occupe dans la littérature canadienne, n'a pas dédaigné de mettre son élégante et docte plume au service de notre petite revue. — Reconnaissance, et nous ne saurions le dire assez au respectable éditeur de LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG. Nous n'avons jamais eu qu'à nous louer d'avoir placé

notre œuvre entre ses mains. — Reconnaissance enfin à tous ceux qui ont voulu se consituer nos bienfaiteurs et nos patrons, soit par le zèle de leur propagande, soit par leurs souscriptions personnelles.

Au reste, c'est plutôt notre voix à nous qui s'éteint ; et nous nous estimons vraiment heureuses de l'avoir usée à chanter la gloire et la vertu du Sang rédempteur. Mais la voix de ce Sang adorable parle sans cesse au tabernacle et au ciel. Dans le silence de notre cloître, nous continuerons de faire appel à sa divine et toute-puissante éloquence en faveur de chacun de nos amis.

En assurant ainsi de notre inaltérable reconnaissance tous ceux qui ont bien voulu nous honorer de leur patronage, et en leur disant adieu, nous les prions de garder eux-mêmes notre souvenir. Que la sainte charité leur rappelle l'humble Communauté, où leurs noms seront perpétués dans le livre d'or de la prière et de l'action de grâces. Qu'ils daignent lui continuer le bienfait de leur sympathie.

LES SEURS DU PRÉCIEUX SANG,

Monastère du Précieux Sang,
Saint-Hyacinthe.

“ Il est une pensée qui doit assurer le courage et remonter les forces du plus humble soldat de la foi : c'est le souvenir du mal immense qu'a fait à l'humanité, non-seulement le génie des grands ennemis de Dieu, mais encore toute cette nuée de scribes obscurs, de copistes vulgaires et serviles, qui ont distillé en détail le venin de leurs maîtres jusque dans les dernières veines du corps social. A la vue de leurs ravages chaque jour renouvelés, on comprend qu'il puisse y avoir une ambition légitime et un pur honneur à se faire le scribe de la justice et le copiste de la vérité ”.

MONTALEMBERT.

Louange, Amour, Bénédiction AU SANG DE L'AGNEAU !

Sois loué dans nos saints cantiques,
O Sang de l'Agneau rédempteur,
Toi dont les harpes sérâphiques
Proclament la gloire et l'honneur.
Au pied de l'arbre de la vie
Que tes flots empourpraient un jour,
Sois loué comme en la patrie,
Sang divin, par nos chants d'amour :

Sois aimé de toutes les âmes
Que tu rachetas pour les cieus,
Embrase-les des saintes flammes
D'un amour fort et généreux.
A tes parfums, Sang adorable,
Attire les ingrats pécheurs :
Charme le juste et le coupable,
Ah ! sois aimé de tous les cœurs :

Sois béni de ma vie entière,
Sang de Jésus, trésor si doux.
Je ne veux vivre sur la terre
Que pour le Sang de mon Epoux.
Ton amour sera ma richesse
Et ta gloire mon seul désir.
Sois béni dans mon allégresse,
Sois béni quand il faut souffrir !

Sois béni quand l'heure suprême
M'appellera près de Jésus,
Pour chanter à ce Dieu que j'aime
L'hymne qui ne cessera plus.
Alors reçois, Sang que j'adore,
Le dernier soupir de mon cœur,
En s'exhalant qu'il dise encore :
Sois béni, Sang de mon Sauveur !

Saint Jean l'Humônier

(Suite)

SOYEZ charitable, disait souvent le saint à ses serviteurs, soyez charitable, et jamais Dieu ne vous abandonnera.

Lui ne pouvait, sans fondre en larmes, voir pleurer ceux qui étaient dans l'affliction. Il avait la commisération infinie du cœur, une pitié sans bornes des souffrances, des détresses impuissantes des petits et des humbles.

Suivant un usage établi par saint Paul, l'évêque jugeait alors les différends qui s'élevaient entre chrétiens. Le bienheureux savait que ceux qui sont opprimés par des personnes puissantes n'osent pas toujours demander justice ; aussi, deux fois la semaine, il donnait publiquement audience. Tous les mercredis et les vendredis, on lui mettait un siège devant les grandes portes de l'église : il allait attendre là ceux qui voulaient lui parler et, afin d'encourager les plus timides, il n'avait auprès de lui qu'un seul officier. Il écoutait avec bonté tous ceux qui se présentaient et leur donnait satisfaction sans délai.

Il arriva un jour que personne ne se présenta à son audience. Le saint en fut affligé et, après avoir longtemps attendu, se retira les larmes aux yeux. L'un de ses prêtres lui demanda la cause de cette tristesse.

— C'est qu'aujourd'hui je n'ai rien à offrir à Jésus Christ en expiation de mes péchés, répondit le patriarche.

— Très-saint père, répliqua le prêtre, il me semble plutôt que vous avez grand sujet de vous réjouir, car, dans le troupeau que Jésus-Christ vous a confié, vous avez rendu les hommes semblables aux anges, en les faisant vivre sans contestation et sans dispute.

Touché de cette réponse, le doux pontife rentra dans son palais en bénissant Dieu.

Comme il sortait un jour de la ville pour aller à une église des martyrs, une femme vint se prosterner devant lui,

demandant justice contre son gendre. Ceux qui accompagnaient le saint, lui dirent de se retirer, que le patriarche l'entendrait au retour.

“ Comment Dieu exaucera-t-il mes prières, si je remets à écouter cette femme, s'écria Jean, qui m'assure que demain je serai en vie ? ”

Et il expédia sur-le-champ l'affaire.

Cette pensée de la mort lui était toujours présente : il voulait qu'on creusât chaque jour son tombeau, et, dans les grandes circonstances, alors qu'on lui rendait tous les honneurs dus à son rang, il avait chargé quelqu'un de lui venir dire :

“ Monseigneur, donnez vos ordres pour qu'on finisse votre tombeau, car vous ignorez l'heure de votre mort.”

Il disait que considérer attentivement les tombeaux est chose fort utile ; il assistait souvent ceux qui étaient longtemps à l'agonie. Sur l'abandon où l'âme se trouve alors, le saint faisait des réflexions profondes :

“ On mourra seul, disait-il, nos œuvres seules nous suivront.”

Tout ce qui pouvait blesser la charité lui semblait à craindre. A l'occasion de nouveaux droits que le gouverneur d'Alexandrie voulait imposer, Jean eut un jour avec lui une discussion fort vive. Offensé de rencontrer chez le saint une résistance invincible, Nicéas le quitta très en colère. Le patriarche en fut contristé. Il avait toujours devant les yeux la loi du Seigneur et, vers le soir, faisant allusion à cette parole de l'Écriture : “ Que le soleil ne se couche point sur votre colère,” il envoya un archiprêtre accompagné d'un clerc dire de sa part au gouverneur :

“ Le soleil est près de se coucher.”

Cet avis fut comme un trait qui perça le cœur de Nicéas. Il courut chez le saint et, les larmes aux yeux, lui fit des excuses, promettant de ne plus écouter ceux qui le portaient à pressurer les pauvres.

— Je vous assure, lui dit le patriarche, que, si je ne vous avais su si en colère, je serais allé moi-même vous trouver.

Comme on l'a remarqué de saint Vincent de Paul, son humilité surpassait encore sa charité. A l'en croire, il n'était qu'un composé de misères, de faiblesse, de corruption et d'orgueil.

Un homme qui lui avait demandé l'aumône, vomit un jour mille injures contre lui, parce qu'il ne lui avait fait donner que dix sous. Ceux qui accompagnaient le patriarche voulaient châtier cet insolent, il les reprit avec sévérité :

"Laissez-le faire, mes frères, ajouta-t-il. Quelle apparence que je n'endure pas ces injures, moi qui, depuis plus de soixante ans, insulte continuellement Jésus-Christ par mes mauvaises actions."

Il ordonna à l'aumônier d'ouvrir le sac de monnaie et d'en laisser prendre à cet homme autant qu'il en voudrait.

Un clerc indigne mit encore plus en lumière l'humilité du saint. Cet ecclésiastique, frappé des censures de l'Eglise, s'en déclarait heureux parce qu'il avait plus de liberté, et nourrissait contre Jean, qui l'avait excommunié, un violent ressentiment.

Le patriarche ne l'ignorait pas. Il avait résolu de le faire venir afin de lui parler avec cette tendresse qui lui ouvrait tous les cœurs. Mais Dieu permit qu'il l'oubliait.

Le dimanche suivant, il monta à l'autel pour offrir solennellement le saint sacrifice. Le diacre avait fini l'oraison, il allait lever le voile du calice, quand l'ecclésiastique revint à la mémoire du pontife. En même temps il se rappela la parole du divin Maître : *Quand vous êtes à l'autel pour offrir votre présent, si vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, allez d'abord vous réconcilier avec votre frère.*

Pour obéir au commandement du Seigneur, il dit au diacre de recommencer l'oraison et de la répéter jusqu'à son retour, puis, descendant de l'autel, il se rendit à la sacristie et envoya vingt de ceux qui étaient de semaine à la recherche de l'ecclésiastique. Dieu permit, dit le vieux récit, qu'on le trouva à l'instant même. On le conduisit au saint qui se mit à genoux devant lui, et lui dit : Pardonnez-moi mon frère.

En entendant ces paroles, en voyant à ses pieds le patriarche vénéré de tous, cet homme se mit à trembler de frayeur, croyant que le feu du ciel allait tomber sur lui. Il se prosterna en confessant sa faute, en implorant pardon et miséricorde.

Jean rentra à l'église pour continuer la messe. L'ecclésiastique servit à l'autel et, depuis ce jour, vécut si purement qu'il mérita d'être ordonné prêtre.

Avec une charité céleste, Jean s'appliquait à réconcilier ceux que la haine divisait. L'un des plus grands seigneurs d'Alexandrie en haïssait mortellement un autre. Bien des fois, le saint avait tâché de l'adoucir, mais toujours inutilement. Voyant cela, il le fit prier de le venir trouver et l'engagea à entendre la messe dans sa chapelle, où il ne laissa entrer avec le seigneur que celui qui devait servir à l'autel. Après la consécration, comme ils récitaient tous ensemble l'oraison dominicale, quand on en fut à la demande : Pardonnez-nous. etc., le patriarche se tut et fit signe au servent de se taire aussi, de sorte que le seigneur prononça seul les paroles : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

Alors le saint, se tournant de son côté, lui dit avec une pénétrante douceur :

“ Pensez, je vous en supplie, à ce que vous venez de dire à Dieu dans ce moment terrible des saints mystères.”

Ces mots terrassèrent cet homme endurci. Il lui sembla ressentir la cruelle atteinte du feu éternel. Saisi d'effroi, il déclara qu'il pardonnait à son ennemi avec qui il se réconcilia de la manière la plus touchante et la plus sincère.

Quand le bienheureux entendait médire du prochain, il détournait adroitement le discours. Afin d'inspirer de l'horreur pour un vice si opposé à l'esprit chrétien, il refusait l'entrée de sa maison aux médisants. Il punissait les délateurs et donnait souvent à son peuple des instructions sur les jugements téméraires :

“ Comment, disait-il, osons-nous juger les autres ! Les

circonstances sont si variées qu'il est presque impossible que nous ne tombions point dans l'erreur. C'est le devoir des magistrats de punir les coupables : notre devoir, à nous particuliers, c'est de prendre leur défense."

Mieux qu'aucune parole, le trait suivant prouvera qu'il ne condamnait jamais personne.

Un homme avait enlevé une religieuse et l'avait emmenée à Constantinople. La nouvelle de ce scandale affligea tellement le patriarche qu'il en fut réduit à l'extrémité. Après son rétablissement, comme il assistait à une conférence ecclésiastique, on vint à parler de cette triste affaire, et plusieurs prêtres chargèrent d'anathèmes le séducteur qui avait, disaient-ils, perdu deux âmes. Mais Jean leur ferma la bouche :

" Mes enfants, dit-il, ne parlez pas ainsi, puisqu'en cela vous commettez un double péché, l'un en ce que vous transgressez le commandement du Seigneur qui a dit : Ne jugez pas, l'autre en ce que vous ne savez pas certainement si ces personnes continuent dans le péché et n'ont point fait pénitence."

Ce saint, en qui la charité semblait s'être personnifiée défendait pourtant aux catholiques toute communication avec les hérétiques dans les choses divines : Mes enfants, disait-il aux fidèles, n'entrez jamais dans le lieu où les hérétiques font leurs prières.

Jamais il ne disait rien d'inutile, mais il trouvait un plaisir infini à s'entretenir des actions des saints. Les actes héroïques de charité lui arrachaient souvent des larmes d'admiration. Un jour qu'il lisait la vie de saint Séraphion, il réunit tous ses aumôniers et leur dit :

" Vous croyez peut-être que nous faisons quelque chose en donnant tout ce que nous pouvons d'argent. Ecoutez ce que des hommes ont fait pour l'amour de leurs frères, ou plutôt pour l'amour de Jésus Christ."

Et fondant en larmes, il leur lut qu'une veuve dont les enfants mouraient de faim, ayant demandé l'aumône à saint Séraphion, le saint, qui n'avait rien du tout à lui donner, se

donna lui même afin qu'elle le vendit comme son esclave à des bateleurs grecs.

“ Nous qui ne donnons que notre bien, avec quelle humilité devons-nous assister les pauvres,” disait souvent le bienheureux.

Un homme qu'il avait secouru dans une nécessité pressante, lui exprimait sa reconnaissance dans les termes les plus vifs : il lui fit cette belle réponse :

“ Mon frère, je n'ai pas encore répandu mon sang pour vous comme Jésus-Christ, mon maître et mon Dieu me le commande.”

Un marchand, qui avait perdu toute sa fortune dans un naufrage, eut recours à la bonté de Jean qui lui donna par deux fois de quoi rétablir ses affaires. Le même malheur lui étant arrivé une troisième fois, cet homme devint comme fou de chagrin et voulut se tuer. Mais le saint lui envoya dire de le venir trouver sans crainte et, après l'avoir repris de son désespoir :

“ Béni soit Dieu qui veille sur vous, dit il, je crois, par la foi qu'il m'en donne, qu'il ne vous arrivera plus de faire naufrage.”

Il commanda qu'on lui donnât la conduite de l'un des grands navires de l'église, lequel était chargé de vingt mille boisseaux de blé et voici ce que ce marchand déposa plus tard sous la foi du serment :

“ Après avoir quitté le port d'Alexandrie, nous naviguâmes durant vingt jours et vingt nuits avec un vent si impétueux que ne pouvant du tout, ni par les étoiles, ni par la vue d'aucune terre, reconnaître où nous étions, il ne nous restait plus d'autre espérance que celle que nous donnait le pilote, en nous disant qu'il voyait le saint patriarche qui tenait le gouvernail avec lui et lui disait : Ne craignez rien, vous êtes sur votre route. Le vingtième jour nous aperçûmes les îles de la Grande-Bretagne. La famine y sévissait. Quand le chef de l'île où nous débarquâmes apprit que notre vaisseau était chargé de blé, il nous dit : C'est Dieu qui vous envoie ici.

Choisissez entre une pièce d'argent pour chaque boisseau, ou un poids en étain égal au poids du blé. Nous décidâmes de prendre moitié de l'un, moitié de l'autre. Nous retournâmes heureusement à Alexandrie et, lorsqu'on déchargea le vaisseau, on reconnut que tout l'étain était changé en argent très pur."

Ce n'est pas le seul miracle que Dieu fit en faveur du patriarche. L'église d'Alexandrie était alors la plus riche du monde ; mais, si considérables qu'en fussent les revenus, on comprend qu'ils n'auraient jamais suffi aux aumônes du saint.

Autant il était bon et généreux envers les autres, autant il était dur à lui-même. Sa table, ses meubles, ses vêtements, tout chez lui respirait la pauvreté. Il dormait sur un petit lit tout contre terre et n'avait qu'une couverture de laine tout usée, toute déchirée. Un seigneur d'Alexandrie l'ayant su, lui en envoya une magnifique qui coûtait trente-six pièces d'argent et le conjura de s'en servir pour l'amour de lui. Jean s'en servit en effet la nuit suivante, mais la pensée qu'il était chaudement et à son aise, tandis que tant de malheureux manquaient de tout, chassa loin le sommeil. Il passa quasi la nuit entière à soupirer et à gémir : ceux qui couchaient dans sa chambre l'entendaient se dire :

" J'ai sur moi une couverture qui a coûté trente six pièces d'argent et les frères de Jésus-Christ meurent de froid. . . Combien y en a-t-il maintenant qui frissonnent et qui tremblent ? . . . Combien y en a-t-il qui, n'ayant sous eux que la moitié d'une natte de jonc et autant dessus ne peuvent étendre leurs pieds ? . . . Combien y en a-t-il dans les montagnes qui n'ont ni pain, ni feu et souffrent du double tourment de la faim et du froid ? . . . A cette heure, dans Alexandrie même, combien y en a-t-il qui manquent d'abri, qui dorment sur le pavé, peut-être mouillés par la pluie. . . Combien y en a-t-il qui manquent de tout, qui seraient heureux de se nourrir des miettes de la table de mes serviteurs ? . . . Combien y en a-t-il qui, n'ayant qu'un habit pour l'été et pour l'hiver, ressentent l'incommodité de n'en pouvoir changer ? . . . Et toi, Jean, qui prétends jouir un jour du bonheur éternel, tu bois

du vin, tu manges de grands poissons, tu es bien logé et de plus, maintenant, tu as cela de commun avec les méchants d'être chaudement et à ton aise, sous une couverture qui a coûté trente-six pièces d'argent. Certes, en vivant de la sorte et dans un tel relâchement, tu ne dois pas espérer de jouir dans l'autre vie des joies réservées aux saints, tu n'as à attendre que la sentence portée contre ce riche dont il est parlé dans l'Évangile, car, comme lui, tu jouis pendant que les pauvres souffrent. Dieu ait pitié de moi. . . Jean, voici la première et la dernière nuit que tu mettras sur toi cette couverture, car avec une pièce d'argent on peut avoir quatre petites couvertures, et il est bien juste, et Dieu a sans doute pour très agréable, que cent-quarante-quatre de ceux qui sont les frères de Jésus Christ aussi bien que toi aient de quoi se couvrir plutôt que toi seul."

Dès le matin, il envoya vendre la couverture. Celui qui lui en avait fait présent, l'ayant su, l'acheta trente-six pièces d'argent et la lui donna une seconde fois. Le lendemain et le jour suivant, ayant vu qu'on la mettait encore en vente, il la racheta au même prix et la redonna au patriarche qui lui dit en souriant : Nous verrons qui se lassera le premier de nous deux.

Le bienheureux disait agréablement que, pour soulager les pauvres, on peut dépouiller les riches et leur ôter doucement jusqu'à leur chemise, surtout s'ils sont avares et n'ont point compassion de leur prochain. Il voyait en cela un double bien, puisqu'en soulageant les malheureux on travaille au salut des riches.

Un étranger, de passage à Alexandrie, ne pouvant croire ce qu'il entendait raconter de la charité du saint, résolut de l'éprouver.

Il se déguise, se revêt de haillons et va se placer sur la route du patriarche qui visitait ce jour-là les malades.

— Seigneur, dit-il, ayez pitié d'un pauvre captif, vendu comme esclave.

— Donnez lui six pièces d'argent, dit Jean à l'aumônier qui l'accompagnait.

Le faux mendiant remercie, s'esquive, échange prestement son costume contre un autre aussi misérable et court attendre le saint un peu plus loin.

—Seigneur, dit-il, ayez pitié d'un malheureux.

—Donnez-lui six pièces d'or, ordonna Jean.

L'aumônier obéit, mais, s'approchant du saint, lui dit à l'oreille :

—Monseigneur, je vous affirme que celui-ci a reçu deux fois l'aumône.

Un peu après, l'étranger se présente sous un autre déguisement.

—Mais c'est le même que tout à l'heure, fait remarquer l'aumônier.

—Donnez-lui douze pièces d'or, dit le saint. Qui sait si ce n'est pas Jésus-Christ qui veut me tenter.

Le patriarche commençait à sentir le poids de l'âge. Il avait résolu de se retirer à l'île de Chypre pour se préparer à la mort, mais Nicéas lui dit :

—Si mes prières ont sur vous quelque pouvoir, vous irez auparavant à Constantinople, faire visite à l'empereur. Il mérite que vous lui donniez cette marque d'affection.

Jean se laissa persuader et partit pour Constantinople avec le gouverneur. Ils débarquèrent à l'île de Rhodes. Là, un inconnu d'une rayonnante beauté, s'approchant du saint, lui dit en lui tendant un sceptre d'or :

—Venez, le roi des rois vous appelle.

Le patriarche envoya aussitôt chercher son compagnon de voyage et, le visage tout brillant de larmes, lui dit :

—Vous me vouliez mener vers l'empereur de la terre, mais celui du ciel me fait la grâce, si indigne que j'en sois, de me commander d'aller à Lui.

Il lui raconta comment un ange lui était apparu.

Partagé entre la douleur de le perdre et la joie de le voir s'en aller au ciel, Nicéas se jeta à ses pieds et lui demanda sa bénédiction pour lui et pour l'empereur.

Jean la donna avec une tendresse incomparable et, re-

broussant chemin, s'embarqua pour l'île de Chypre, sa patrie, où il voulut mourir.

A peine arrivé à Amathonte, lieu de sa naissance, il dicta son testament en ces termes :

“ Je vous rends grâces très humblement, Seigneur, de la grâce que vous m'avez faite de m'élever à la dignité du sacerdoce. J'ai eu à ma disposition une très grande quantité d'or et d'argent ; des sommes quasi infinies m'ont été mises entre les mains par les serviteurs de Jésus-Christ, mais vous m'avez fait la faveur de reconnaître que toutes ces choses vous appartenait comme au Créateur de l'univers, et, par votre grâce, ô mon Dieu, je n'ai point différé de vous donner ce qui était déjà à vous, et, si misérable que je sois, vous avez daigné exaucer la prière que je vous ai faite de n'avoir à ma mort qu'une pièce de monnaie : il ne me reste qu'un tiers de sou que je veux qu'on donne aux pauvres, puisqu'il ne vous appartient pas moins que tout le reste.”

Et, recommandant son âme à Dieu, le grand patriarche d'Alexandrie expira.

Il fut inhumé à Amathonte, en l'église de saint Tycon. Lorsqu'on déposa le corps dans le tombeau, deux évêques, qui y reposaient déjà, se reculèrent comme s'ils eussent été vivants, pour lui faire place.

L. C.

L'abbé de Rancé

(Suite)

RENTRÉ dans “ son royaume des expiations,” comme parle Châteaubriand, il s'occupa de dresser ses constitutions. Dans le discours qui précède les articles de cette législation surhumaine, il dit : *L'abbaye est sise dans un vallon fort solitaire ; quiconque voudra y demeurer n'y doit apporter que son âme : la chair n'a que faire là-dedans.*

Rien de plus vrai. Pour qu'on juge de l'œuvre du grand réformateur, qu'on nous permette de citer ce que le chevalier de Clausel écrivait de la vie de La Trappe à sa famille :

“ On ne mène pas ici une vie de fainéant. On ne se lève jamais plus tard qu'à une heure et demie du matin ; au premier coup de cloche, on se rend à l'église : les frères convers, dont je fais nombre, sous le nom de frère J. Climaque, sortent à deux heures et demie pour aller étudier les psaumes, ou faire quelque lecture spirituelle ; à quatre heures, on rentre à l'église jusqu'à cinq heures que commence le travail. On s'occupe dans un atelier jusqu'au jour, alors on prend une pioche large et une étroite, puis on va, en ordre, travailler, ce qui dure quelquefois jusqu'à trois heures de l'après-midi. On se rapproche ensuite du couvent, où l'on reprend le travail dans l'atelier, en attendant quatre heures et quart, heure à laquelle sonne le dîner. (1) En se levant de table, on va processionnellement à l'église, en récitant le *Miserere* ; l'on en sort en récitant le *De Profundis* et l'on retourne au travail dans l'atelier. Là on file, on fait du drap et autres choses, chacun selon son talent. Tout ce dont nous nous servons doit se faire dans la maison, par la main des frères, autant que cela est possible ; chacun doit gagner sa vie à la sueur de son front.

“ Notre pain, s'il est de froment, ne doit avoir passé qu'une fois par le crible, et la farine doit être employée comme elle sort du moulin. Comme je suis maladroit pour filer, je trie les fèves ou lentilles de nos repas. Le riz ne se trie pas de même et tout se mange sans autre accommodage que cuit à l'eau et au sel.

“ A cinq heures trois quarts, on va au cloître lire ou prier Dieu jusqu'à six heures. Il se fait une lecture que tout le monde écoute. La lecture finie, les Pères entrent à l'église pour dire complies. Le Père-maitre distribue le travail aux frères, à mesure qu'ils entrent dans l'église ; après complies,

(1) Hors le temps du carême les Trappistes dînent à onze heures et demie et font une collation à six heures.

on sonne une cloche qui réunit tout le monde pour chanter le *Salve Regina*, ce qui dure un quart d'heure. Le chant en est très beau et cela seul délasse de tous les travaux de la journée : vient ensuite un demi-quart d'heure d'adoration. A sept heures un quart, on dit le *Sub tuum presidium* : cela fait, tous les individus de la maison vont se prosterner à la file dans le cloître, et là, couchés sur la terre, comme le roi David, ils disent le *Miserere* dans un grand silence, cette dernière cérémonie me paraît sublime : l'homme ne me semble jamais plus à sa place que lorsqu'il s'humilie devant son auteur. Enfin le révérend Père abbé se lève, et, placé sur la porte de l'église, il donne l'eau bénite à tous sans exception, jusqu'au dernier des novices. Arrivé au dortoir, on se met à genoux au pied de son lit, jusqu'à ce qu'on entende une petite cloche qui est le signal pour se coucher, ce qui se fait à sept heures et demie.

“ Il y a ensuite une infinité de petites contradictions qui, venant à l'encontre des habitudes, inquiètent dans les premiers jours. On ne doit jamais, par exemple, s'appuyer si l'on est assis, ni s'asseoir si l'on est fatigué, pour le seul fait de se reposer : c'est que l'homme est né pour travailler en ce monde, et qu'il ne doit attendre de repos qu'arrivé au terme de son pèlerinage. Si quelquefois, appuyé contre un mur, je sommeille, il y a bientôt quelque frère charitable qui me tire de ce sommeil. Je crois l'entendre me dire : Tu te reposeras à la maison paternelle. *In domum aternitatis*. Pendant le travail, soit aux champs, soit à la maison, de temps à autre, le plus ancien frappe des mains, et alors, dans un grand silence, pendant cinq ou six minutes, chacun peut porter ses regards vers le ciel : cela suffit pour adoucir le froid de l'hiver et les chaleurs de l'été. Plus on souffre pour Dieu, plus on est heureux par l'espérance de gagner le ciel, et on se réjouit en pensant que la vie de l'homme est comme la fleur des champs. Bientôt nous ne serons plus, chères sœurs, et nos neveux sauront à peine que nous avons existé. Voici un des grands avantages de la vie religieuse, c'est que tout ce qui

annonce la dissolution prochaine et le tombeau cause autant de joie qu'on est attristé, dans le monde, par tout ce qui en rappelle le souvenir. . . Lorsque le père, la mère, ou quelque frère de l'un des religieux meurt, si la famille a le soin d'écrire au révérend Père, toute la communauté prie pour le défunt, mais personne ne sait qui cela regarde en propre. Il n'y a pas de mendiant qui se nourrisse aussi mal et qui ne soit mieux pour ce qui regarde le bien-être du corps : cependant, il n'y en a pas un parmi nous qui voulût changer son état contre un empire. Dans ce monde, la mort qui se hâte vient confondre l'empereur et le moine ; chacun s'en va n'emportant que ses œuvres. " (1)

Pour peu qu'on connaisse la nature humaine, on comprend qu'une visite à La Trappe ait toujours eu de l'attrait pour les mondains, mais dans l'idée de durée attachée à une telle vie, il y a quelque chose qui glace, qui épouvante la piété même fervente. Et pourtant Rancé a vécu de cette vie pendant trente-sept ans. Lui qui avait passé sa jeunesse dans les délices du luxe, dans les orgueilleuses jouissances de la grandeur, ne s'accordait d'autre privilège que celui de se lever plus tôt et de se coucher plus tard. D'après la règle de saint Benoît, l'abbé doit manger avec les étrangers. Rancé abolit cet usage ; il voulut partager la table de ses religieux et c'était toujours le hasard qui plaçait son écuelle devant lui. Privé de linge comme ses frères, il n'avait point de chambre, rien qu'un parloir où, aux heures de défaillance, les frères venaient auprès de lui chercher la force. Il excellait à calmer les tempêtes du cœur ; il avait les secrets du courage surhumain.

Quand Madame de La Vallière, touchée de la grâce, se décida à la pénitence qui devait lui assurer dans les cœurs une si touchante immortalité, le maréchal de Bellefonds, son

(1) M. de Clausel de Connergues mourut neuf mois après sa profession, étant étendu sur la cendre et la paille où il consumma son sacrifice : Que mon bonheur est grand ! disait-il ! Et, prenant la main du Père abbé avec un amour qui attendrissait toute la communauté : Vous êtes l'auteur de mon salut... vous m'avez ouvert les portes du ciel en m'ouvrant celles de cette maison.

ami, manda à Paris l'abbé de Rancé, afin qu'il affermit la belle et fragile duchesse dans sa résolution.

Dans ses lettres, Madame de La Vallière dit que ses entretiens avec l'abbé de La Trappe lui avaient laissé une grande joie. Cette joie fait rêver.

On dit que la parole du terrible moine était aussi pénétrante que son caractère était inflexible. En l'écoutant, paraît-il, on croyait entendre les anges chanter. C'était un ravisseur d'âmes.

On l'a remarqué bien des fois : sur les pauvres humains si altérés de jouissances, si avides de bonheur, le renoncement austère, absolu, exerce une singulière fascination. Aussi l'on vit les grands, les ambassadeurs, les princes, des rois mêmes se diriger vers la forêt du Perche, afin de voir de près cet asile de l'entière et impitoyable pénitence, d'où aucun bruit ne s'élevait que les bruits du travail et le chant des psaumes ; où les séculiers eux-mêmes osaient à peine rompre le silence et involontairement prenaient des allures d'ombres.

“ Ce serait une chose bien douce, disait Rancé, d'être tellement dans l'oubli des hommes, qu'on ne vécût plus que dans le souvenir de ses amis. ” On aime cette parole de tendresse échappée à ce cœur si profond et si fermé. Mais si caché qu'il fût, Rancé ne pouvait être oublié. Son repentir, sa pénitence “ c'était une voix de tonnerre qui retentissait de tous côtés, pour inspirer aux hommes le mépris du monde, le néant de ses grandeurs et la solidité des biens de la vie future. ”

Dans les premiers temps de sa retraite, il avait d'abord résolu de ne recevoir aucune visite ; mais des religieux, des évêques dont il estimait les lumières, lui représentèrent que, puisqu'il avait reçu le don d'une action si puissante sur les âmes, il ne devait pas s'en servir pour ses seuls religieux, qu'il leur devait, à la vérité, ses premiers soins, mais que sa qualité de prêtre ne lui permettait pas de refuser une partie de son temps aux gens du monde.

L'abbé de Rancé sacrifia généreusement ses goûts. Avec

une majesté qui ne pouvait venir que du Dieu de majesté, disent ses historiens, il recevait tous ceux qui le venaient voir.

Parmi les plus illustres visiteurs de La Trappe, il faut mentionner le duc de Saint-Sunon qui professait pour l'austère réformateur un véritable culte. Tous les ans, il passait quelques jours à La Trappe, il y apporta ses *Mémoires* et le grand pénitent " feuilleta mélancoliquement ces pages immortelles où il voyait passer tant de figures connues. "

Malgré les immenses travaux qui dévoraient ses jours, Bossuet visita huit fois La Trappe. Il ne pouvait parler de son ancien rival sans être saisi d'une admiration sainte. La Trappe était le lieu où il se plaisait le plus. (1) Il assistait à tous les offices, et le chant du *Salve Regina*--seul délassément de ces moines voués à la surhumaine pénitence--le plongeait dans une tendre et religieuse mélancolie.

Avec ce chant sacré, qui sait quelles souffrances, quelles supplications, quels appels troublés sont montés, du fond des cloîtres, vers la Mère de miséricorde... le long des siècles. " Nous sommes tous portés à nous exagérer, dans le passé comme dans le présent, la paix et la suavité de la vie religieuse. On a raison de se représenter le cloître comme un nid suspendu dans les branches d'un grand arbre secoué par le vent, ou comme la chambre intérieure d'une barque battue par les flots. On est au milieu de la tempête dans un abri toujours menacé, toujours fragile, toujours périssable. On entend du dehors le bruit des vagues, de la pluie, du tonnerre, on sent bien qu'à chaque instant la perte est possible, prochaine même... En attendant, on se sent à couvert, protégé, préservé. Mais dans ce nid et dans cette barque préservés des tempêtes du dehors, que d'orages, que de périls, que d'écueils intérieurs ! " (2)

Les fantômes de la solitude sont souvent plus à craindre

(1) On y montre encore une chaussée couverte de broussailles qui séparait autrefois deux étangs et où Bossuet aimait à se promener avec Ranée.

(2) Montalembert.

que les réalités du monde, et nul ne pourra jamais dire ce que coûte à la nature le sacrifice toujours subi, l'effort sanglant toujours renouvelé.

L'air humide et malsain de la vallée, et un genre de vie si opposé aux molles habitudes de sa jeunesse avaient complètement ruiné la santé de l'abbé de Rancé. Il souffrait continuellement, il souffrait cruellement, mais sa force d'âme était si grande qu'au milieu des douleurs les plus insupportables il n'était occupé que de Dieu et du soin des autres.

Rancé confessait tous ses religieux. Il ressentait dans son âme, disent les historiens, toutes les peines et toutes les tentations de ses enfants, leurs faiblesses et leurs misères, et, comme un autre saint Paul, se faisant tout à tous, il les portait dans ses entrailles : il était triste avec ceux qui l'étaient, malade avec les malades, se chargeant, par le pur effet de sa charité, de tous leurs maux spirituels et corporels. (1)

L'abbé de Prières, vicaire-général de l'Étroite Observance, épouvanté des réformes de La Trappe, écrivait à Rancé :

Vous aurez beaucoup d'admirateurs, mais peu d'imitateurs.

En effet, dans les premières années, aucun postulant ne se présenta à La Trappe.

Voyant cela, Rancé demanda à l'abbé de Prières quelques sujets de l'Ordre afin de soutenir la réforme. L'abbé de Prières qui l'admirait pourtant profondément, lui répondit :

“ Assurément vous ne trouverez guère de personnes dans notre Ordre poussées du même esprit de pénitence que Dieu vous a donné, et très peu qui aient la force et le courage de pratiquer l'austérité que vous observez. Pour moi, je n'en connais point, et, comme cette austérité surpasse l'obligation de notre règle et de nos constitutions, je ne pourrais obliger aucun religieux à l'aller embrasser, et vous ne voudriez pas que je vous en envoyasse malgré eux. ”

(1) Il était le plus doux, le plus poli des hommes. Pourtant un frère ayant osé un jour lui parler des honneurs du supériorat, il s'écria : Ah, mon frère, que dites-vous là ! Si je n'avais que quarante ans (il en avait alors soixante-dix) j'aimerais mieux être condamné aux galères que d'être à la tête de la communauté.

Les amis de Rancé semblaient donc bien dans le vrai quand ils lui représentaient qu'il usait sa vie pour une œuvre qui ne durerait pas. A cela il répondait :

“ La Trappe aura la durée qu'elle doit avoir dans les desseins de Dieu. Si, dans les siècles passés, l'on s'était conduit par cette considération, l'on n'aurait rien fait et le champ de Jésus-Christ serait un champ stérile, privé de tous les ornements qui en font la beauté. ”

Sa confiance ne fut pas trompée : l'épreuve finie, les postulants arrivèrent de toutes parts. Deux cent quarante-six firent profession entre les mains de Rancé et l'on fut obligé d'en refuser une centaine, faute de place.

Dans les premières années, il mourait beaucoup de religieux. Comme on attribuait ces nombreux décès à l'excessive austérité, le grand réformateur consulta là-dessus ses moines. Sur soixante-dix qu'ils étaient alors, un seul—un frère convers—fut d'avis qu'on pourrait user de quelque adoucissement. Au jugement des autres, “ le régime n'avait rien qui excédât leurs forces et la pénitence que l'on pratiquait à La Trappe était bien au-dessous de celle que chacun devrait faire pour expier ses péchés. ”

On sait que pénitent jusqu'entre les bras de la mort, le trappiste à l'agonie est étendu sur la cendre. Un religieux, qui n'avait encore que vingt-trois ans, transporté d'allégresse à cette heure redoutable, dit à Rancé, en s'arrangeant sur le lit funèbre : “ Que j'ai de joie, de me voir dans l'habit du départ. ” C'est sans doute un témoin de ces morts célestes qui a gravé ces mots relevés sur les murs du monastère : “ S'il est dur de vivre à La Trappe, qu'il est doux d'y mourir ! ”

IV

Rancé faisait souvent des conférences à ses frères. A la prière d'un religieux malade, il avait consenti à réunir ces discours. Les religieux en avaient fait plusieurs copies, et l'une de ces copies tomba un jour entre les mains de Bossuet

en visite à La Trappe. Dans ces pages, il trouva ramassées, toute la sainteté, toute la vigueur, toute la sévérité de l'ancienne discipline monastique. Il déclara à l'abbé qu'il ne serait point maître de son manuscrit, qu'il fallait le faire imprimer.

—Comment, Monseigneur, s'écria Rancé, vous voulez que je me mette tous les ordres religieux à dos.

—Je répondrai pour vous, je prendrai votre défense, répondit son ancien camarade de collège.

C'est ainsi que fut publié le traité : *De la sainteté et des devoirs de la vie monastique.*

“ On y entend, dit Châteaubriand, les sons pleins et majestueux de l'orgue, on s'y promène à travers une basilique dont les rosaces éclatent des rayons du soleil. Rancé se disait et se croyait vieux et la vie débordait en lui. Quand parut cet ouvrage que l'aigle de Meaux avait couvert de ses ailes, il se fit un profond silence d'admiration et d'étonnement. Il ne fallut pas moins de deux ans pour que les amours-propres froissés et les passions se remissent du choc. Mais enfin on recouvra ses esprits et le conflit s'engagea. ”

Nous n'en ferons pas l'histoire, nous dirons seulement que la discussion entre Mabillon et Rancé passionna fortement la société savante d'alors.

Un différend avec M. LeRoi, abbé de Haute-Fontaine, sur un sujet peu fait, en apparence, pour intéresser le public, finit pourtant aussi par avoir un immense retentissement dans le monde religieux d'alors.

M. LeRoi avait été chanoine de Paris avec M. de Rancé, il l'avait visité à Vézetz, à la Trappe et songeait à modeler plus ou moins son abbaye sur la sienne. A ce sujet, il eut de longs entretiens avec Rancé et avec l'un de ses religieux qui avait été prieur de Haute-Fontaine, et, dans ces entretiens, il apprit d'eux que les mortifications et humiliations recommandées dans les Pères du désert, et surtout dans saint Jean Climaque, étaient en grand usage à La Trappe, et qu'on en

regardait la pratique comme essentielle au perfectionnement de la vie monastique.

La piété raisonnable de l'abbé LeRoi s'émut de ces pratiques qui lui semblaient reposer sur des feintes. Il en parla à ses amis de Port-Royal et écrivit là-dessus une dissertation qu'il adressa, sous forme de lettre, à l'abbé de la Trappe.

“ Rancé le prit assez mal comme si on l'eût accusé de recourir aux équivoques et aux mensonges pour perfectionner ses moines. ”

Il répondit à M. LeRoi qu'il n'est besoin de rien feindre pour reprendre avec fondement les personnes même de vertu et de piété.

“ Je vous dirai simplement, ajoutait-il, que jamais je ne m'applique à considérer les actions de mes religieux, je dis les meilleurs et les plus édifiants, que je n'y remarque des défauts ; et, comme ils sont obligés par leur état de tendre incessamment à la perfection, cela me donne lieu de les reprendre et de les humilier : que s'il arrivait que leurs actions fussent exemptes de défauts, il s'y trouve toujours des circonstances auxquelles on peut donner une explication désavantageuse. Vous me diriez peut-être, Monsieur, qu'il faut toujours interpréter les choses dans un sens favorable, je vous dirai à cela que ce qui oblige d'en user ainsi c'est la charité, et quand il se trouve qu'il y a plus de charité à les interpréter contre ceux qui les font, et que cette interprétation tourne à leur avantage et au bien des autres, non-seulement il n'y a nul inconvénient de le faire, mais même c'est une conduite pleine de charité d'en user de la sorte. L'humiliation, que l'on fait souffrir à celui que l'on reprend, empêche qu'il ne tombe dans ces complaisances qui naissent dans les meilleures actions, et en détruisent ou, au moins, en diminuent le mérite devant Dieu. ”

M. LeRoi était un érudit, il avait une si grande réputation d'esprit qu'on lui attribua un moment *les Provinciales*. Il désirait fort entrer en discussion avec Rancé, mais, vainement pendant plusieurs années, le poursuivit-il de ses lettres.

Rancé ne répondait pas ou le faisait d'une manière évasive. Il trouvait que des hommes de prière et de silence ne devaient pas perdre le temps dans des discussions qu'il jugeait inutiles, et, afin de n'y plus penser, il avait déchargé sur le papier ses réponses aux objections de l'abbé LeRoi. Cet écrit envoyé confidentiellement à l'évêque de Châlons fut, par l'indiscrétion d'un ami, et contre la volonté de Rancé, livré à la publicité. M. LeRoi en fut à jamais écrasé et, dit un illustre incroyant, "on ne peut s'empêcher de plaindre cet honnête homme sur qui, au moment où il pensait le moins, la grande parole du nouveau Jérôme tombait d'en haut, retentissante comme les cataractes d'un désert. . . . Le genre admis et une fois qu'on se prête à entrer dans l'ordre des idées monastiques, la réponse de Rancé est admirable, d'une vigueur noble et d'une austère beauté. Il commence par établir que la vie et la profession monastique doit être regardée comme un *crucifiement continu*, comme un engagement à imiter la perfection des apôtres, et *comme une image et un retracement de celle des anges*. "En vérité" s'écrie Rancé, "on ne manquera pas de sujets pour humilier et pour confondre des moines, tant qu'ils n'auront ni la mortification d'un Crucifié, ni la sainteté des apôtres, ni la pureté des anges, et il ne sera nullement besoin pour cela de recourir aux fictions et aux mensonges. . . .

"Le cœur de tous les hommes est un champ d'une fécondité surprenante pour les mauvaises choses. L'orgueil y a jeté de profondes racines : elles s'y trouvent presque partout quoique souvent elles soient imperceptibles ; quelque bonne que soit la semence que vous ayez jetée, ne vous y fiez pas : pour peu que celui qui doit cultiver ce champ lui refuse son travail et le secours de sa main, il ne sera pas longtemps à se couvrir de ronces et d'épines, et il arrivera qu'un solitaire, dont la vie n'aura point été exercée par ces saintes pratiques de mortification, la passera tout entière dans une fausse sécurité, et sera dans sa cellule, selon la parole d'un grand saint, *bouffi d'orgueil et de présomption, comme un dragon enflé de son venin dans sa caverne*.

“ Enfin, Monsieur, l'orgueil, qui est justement ce qu'il y a de plus opposé à la condition d'un moine, est une enflure qui ne guérit point si elle n'est piquée ; et, comme la matière n'en tarit jamais entièrement, il se forme incessamment de nouvelles tumeurs, auxquelles, quoique l'on puisse dire, on ne peut guère porter remède, qu'en se servant de la pointe des humiliations. Mais ce qui fait qu'elles sont presque toujours nécessaires, c'est que le mal renaît dans tous les temps et dans tous les âges et que, bien loin d'épargner ni la vieillesse ni la vertu, il n'est jamais plus à craindre que lorsqu'elle est plus parfaite, et c'est pour cela que le *démon de l'orgueil se réjouit lorsqu'il voit multiplier les vertus.* ”

“ Cet usage est donc très saint, très utile et très nécessaire. Il n'y a rien qui soit plus selon les règles de l'Évangile que de trouver des voies saintes et innocentes d'humilier les hommes. Je suppose toujours que le fer de la mortification doit être conduit par une main prudente et charitable, avec distinction des temps, des choses et des personnes. ”

Rancé recevait d'innombrables lettres et, en outre de sa correspondance, il a beaucoup écrit. Mais “ ce qu'il y a d'innécessaire, ce qui serait horrible si ce n'était admirable, ” dit Châteaubriand, “ c'est la barrière infranchissable qu'il a placée entre lui et ses lecteurs. Jamais un aveu, jamais il ne parle de ce qu'il a fait, de ses erreurs, de son repentir. ”

Mais jamais il ne se relâcha dans l'héroïque pénitence, et, si terrible était son austérité, que le chapitre de l'Ordre s'en étonna et en écrivit au pape. (1).

On avait beaucoup écrit, on avait même prêché contre le réformateur de la Trappe, l'accusant d'orgueil, de folie, de fanatisme, d'hérésie, jamais Rancé ne s'était mis en peine de ces jugements. “ Quoiqu'on puisse dire, répondait-il, on ne m'ôtera du cœur ni la charité, ni la paix. Il y a longtemps que les hommes parlent de moi comme il leur plaît. cependant ils

(1) L'abbé de Rancé se soumit aux ordres que le cardinal Cibo lui transmit là-dessus, de la part du souverain Pontife.

ne sont pas venus à bout de changer la couleur d'un seul de mes cheveux."

Mais une grande crainte tourmentait ce cœur si mort à toutes choses. C'était par faveur royale qu'il tenait son abbaye en règle. Il était arrivé à la vieillesse et la pensée, qu'à sa mort, La Trappe allait retomber en *commende* l'accablait.

Bossuet, à qui il s'ouvrit de sa peine, lui conseilla de travailler à se faire donner, de son vivant, pour successeur, un abbé régulier animé de son esprit.

Rancé suivit ce conseil : avec sa démission, il fit remettre sa requête au roi.

Louis XIV admirait Rancé. Il répondit gracieusement que M. l'abbé de La Trappe entendait trop bien les intérêts de la gloire de Dieu, pour qu'il ne lui accordât pas ce qu'il demandait.

Libre de nommer son successeur, l'abbé choisit le prieur de l'abbaye, dom Zazine.

La consécration eut lieu en janvier 1696 Rancé, fort malade, eut besoin de faire appel à toute son énergie pour y assister. La cérémonie finie, lui, qui pouvait à grand peine se soutenir, se prosterna aux pieds du nouvel abbé, et lui dit :

" Mon Père, je viens vous promettre l'obéissance que je vous dois comme à mon supérieur, et vous prier de me traiter comme le dernier de vos religieux."

Une immense consolation—l'adhésion sans réserve du général de l'Ordre à la réforme—vint adoucir les dernières années de Rancé.

Le grand expiateur était arrivé à cet excès de souffrances qu'il avait si ardemment désiré. Le rhumatisme, après avoir d'abord saisi la main gauche, s'était jeté sur la droite qui était devenu inerte et contrefaite. Une toux déchirante, l'insomnie perpétuelle et de cruels maux de dents faisaient de sa vie une véritable agonie. Ses os s'étaient cariés, il ne pouvait plus marcher, et passa plusieurs années à l'infirmerie, dans une chaise, sans presque jamais changer de posture. Mais jamais on ne l'entendit se plaindre.

Sa tête s'était affaissée. La souffrance avait dévcré ce visage autrefois si admiré. Il ne lui restait plus que deux grands yeux dont la flamme s'éteignait souvent dans les larmes. Vis-à-vis sa chaise, Rancé avait fait mettre ces paroles du psalmiste : " Seigneur, pardonnez mes ignorances, pardonnez les fautes de ma jeunesse," et, jusqu'à la fin, il pleura amèrement ses fragilités.

Cependant l'immortel pénitent s'affaiblissait de plus en plus. En octobre, on perdit tout espoir de le conserver. Le Viatique et l'Extrême-Onction lui furent administrés. Quelques jours plus tard, on envoya chercher l'évêque de Séez, ami et confesseur de Rancé.

L'évêque arriva le 26 octobre, à cinq heures du soir. Il monta aussitôt à l'infirmerie où il trouva le malade tout brûlant de fièvre, mais dans une paix profonde.

Rancé témoigna une vive joie en apercevant son ami, et lui dit comme il avait souhaité son assistance à l'heure terrible où il était arrivé.

Il supplia l'évêque d'obtenir que la protection royale fut continuée à la discipline monastique, ajoutant que, dans tout le reste, il souhaitait que La Trappe fut entièrement oubliée.

La nuit fut mauvaise. Le mourant la passa assis.

L'évêque lui ayant demandé s'il avait toujours eu pour tous ses religieux la même charité :

— Oui, Monseigneur, répondit-il. Depuis quatre ans, par la grâce de Dieu, je ne suis plus qu'un simple religieux comme les autres, ils sont tous mes frères, il ne sont plus mes enfants. S'il m'était permis de regretter la perte de ma voix, ma douleur serait de ne pouvoir leur faire entendre combien je les aime : je les conserve dans mon cœur et j'espère les y porter devant Dieu.

Sur les huit heures, se sentant plus mal, il pria un frère de le mettre à genoux et fit une confession générale. L'évêque de Séez, dont le récit a été conservé, dit qu'il avait connu, dans cette circonstance plus que dans aucune autre, que ce grand homme avait reçu de Dieu un esprit élevé merveilleux, une âme simple et d'une candeur admirable.

Sur le plancher de l'infirmérie, on prépara le lit de cendre. Rancé suivit les préparatifs d'un regard tranquille et serein. Apercevant un religieux qui pleurait, il lui tendit la main en disant :

“ Je ne vous quitte pas, je vous précède.”

Il s'aida lui-même à se coucher sur le lit de l'expiation suprême et, ramassant toutes ses forces, dit :

“ Je supplie Dieu très humblement, et du fond du cœur, de me remettre mes péchés, et de me recevoir au nombre de ceux qu'il a destinés à chanter éternellement ses hommages.”

Monseigneur de Séez lui donna de l'eau bénite et lui présenta le crucifix.

Il l'embrassa fortement, il baisa aussi la tête de mort qui était au pied de la croix, et on l'entendit murmurer :

“ O éternité ! quel bonheur ! ”

Les moines, à genoux autour de lui, récitèrent les prières des agonisants. Puis, penché sur le mourant, Mgr. de Séez récita quelque passage des psaumes approprié à son état. Rancé suivait avec une parfaite lucidité d'esprit et finissait le verset.

L'évêque ayant dit :

—Seigneur Jésus, c'est vous qui êtes mon protecteur et mon appui. Rancé dit, avec un grand effort :

—Seigneur ne tardez pas davantage. Mon Dieu, hâtez-vous de venir.

Ce furent ses dernières paroles. Il regarda tendrement son ami, lui serra la main, leva les yeux au ciel, et, sans convulsions, sans agitation aucune, rendit l'esprit.

C'était le 27 octobre 1700.

Le corps fut porté dans l'église où les messes se succédèrent durant deux jours. La règle n'accorde pas de cercueil au trappiste. Revêtu de sa robe blanche, la tête couverte du capuce, le grand pénitent fut descendu dans la fosse, où tous les religieux, pénétrés de douleur, purent le regarder une dernière fois.

FIN.

LAURE CONAN.

Une fleur de sainteté

Il y a des siècles, dans un monastère de Colmar, vivait une humble sœur converse nommée sœur Agnès.

Très silencieuse, très douce, elle se portait de préférence aux bas emplois de la maison, mais aucun travail ne l'empêchait de méditer la Passion du Sauveur et, à ce souvenir terrible et sacré, les larmes baignaient souvent son visage.

Sa compassion était si vive, si poignante, qu'elle ne pouvait regarder une croix. Devant tous les crucifix, on voyait toujours sœur Agnès fermer les yeux et baisser son voile.

C'était la seule singularité de cette humble vie vouée aux rudes travaux. Cependant, on la signala à l'attention du provincial de l'ordre, quand il fit la visite du monastère.

Le religieux reprit sœur Agnès en plein chapitre.

Un grand crucifix d'un puissant réalisme, était suspendu dans la salle.

Le Dominicain commanda à la sœur d'aller s'agenouiller devant et, voile levé, de le regarder fixement.

La religieuse obéit ; mais, à peine avait-elle fixé les yeux sur le crucifix qu'elle porta les mains à son cœur, et tomba la face contre terre en étouffant un gémissement.

On accourut. On la releva. Mais tous les soins, pour la rappeler à la vie, furent inutiles.

Elle n'avait pu regarder, sans mourir, l'image de Jésus crucifié.

On l'ensevelit à l'endroit même où elle avait rendu le dernier soupir, et l'on y éleva un monument.

Le monument restauré subsiste encore, mais le nom de cette touchante fille de saint Dominique n'est pas arrivé jusqu'à nous.

Qui était-elle ? D'où venait-elle ? Quelle route l'avait conduite au cloître ? On n'en sait rien.

Une ombre impénétrable environne cette femme idéale.

Il a plu au Seigneur Jésus de ne pas glorifier, ici-bas, celle qui l'a aimé d'un amour si terrible et si tendre. Devant l'hu-

manité ingrate, oublieuse, il n'a pas voulu qu'elle eut d'autre gloire que la gloire de l'avoir aimé.

Elle repose dans le seul rayonnement de l'amour. Sur le monument renouvelé en 1687, le Père Massoulié, commissaire des Dominicains en Alsace, fit graver l'inscription suivante :

" Dans ce tombeau repose le corps d'une très pieuse sœur dont le nom est inconnu. Elle était forcée de détourner ses regards de l'image du crucifix, craignant de mourir sous l'étreinte de la douleur et de l'amour dont elle était saisie à la vue des plaies du Christ. Le provincial lui ordonna dans le chapitre de fixer son regard sur le crucifix et, en un instant, elle expira, tuée de douleur et d'amour, et elle fut ensevelie au même endroit." —L. C.

(D'après les annales Dominicaines).

PRIÈRES SOLLICITEES

PRIONS POUR LES DÉFUNTS, spécialement pour : MM. Narcisse Catudal, décédé à Napierville ; Bélonie Galipeau, à Ste-Christine ; Nap. Desjarlais, à Anthony ; Joseph-Victor Henrotte, à Northbridge, Mass. ; Amable Goyette, à Richmond Station ; Thomas Ostis, à Ste-Félicité ; Basile Thibodeau, à Winthrop ; Basile Bérubé, à Ste-Félicité ; Antoine Fortin, à Québec ; Joseph Grenier, à Magog ; Frs. Baulme, à Belle-Rivière ; pour Mme Vve J. B. Dufasse, à Joliette ; Mme Isidore Frenette, à River Point, R. I. ; Mme Jean Ostis, à Ste-Félicité ; Mme Louis Trempe, à Maskinougé ; Mad. Emérence Bérubé, à Ste-Félicité ; Mme Petrus Plamondon, à Québec ; Mme Adéline Lemieux, à St-Louis de Gonzague ; Mme Céline LeBel, à Somersworth ; Mme Cyrille Richer, née Eleuthère Bourque, décédée à St-Marc du Richelieu, à l'âge de soixante-six ans ; pour Mlles Letitia Gauthier, à Québec ; Emérence Cailler, à St Jean Dorchester ; Victoria Lapierre, à Central Falls, Sarah French et Mme Nicole, à Trois-Pistoles, M. Garneau et Mlle Fleurange, à Québec. Pour M. le chanoine PRINCE, curé de St-Maurice.

A toutes ces fins, et pour toutes ces personnes, disons, matin et soir :

Nous vous en supplions, Seigneur, secourez vos serviteurs que vous avez rachetés par votre Sang précieux.

100 jours d'ind. pour les confrères du P. S.

Jésus, Marie, Joseph, éclairez-nous, secourez-nous, sauvez-nous. Ainsi soit-il. *200 jours d'ind. une fois par jour.*

LÉON XIII, 20 juin 1892.

ERRATA.—Au lieu de *Les facilités de la prière*, veuillez lire *Les facilités de la prière* (No. de février, page 446).

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS

“ LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG ”

depuis janvier 1897 jusqu'à mars 1898.

Mon Trésor (Poésie)	1
Le Sang du Fils de Dieu.....2, 34, 66, 98, 130, 162, 226, 290,	322
Voici l'Agneau de Dieu	3
L'Enfant Jésus de Prague	6
La vie n'est rien	11
Grâce msigne	11, 47, 72, 110, 150
Un ami des pauvres.....	16
Récits bibliques...25, 58, 84, 151, 180, 214, 247, 311, 342, 376, 407,	443
Il m'a lavé dans son Sang (Poésie)	35
Témoignage du Sang, (Saint Philippe).....	38
Le palmier du désert (Poésie).....	39
Courage et confiance	41
Au fond de l'âme humaine.....	42
La prière du pauvre.....	43
Comment il faut donner.....	47
Noes d'or	50, 75
Le Pape et la France.....	54
Feu Monseigneur Fabre	57
Médaille miraculeuse de Notre-Dame des Oliviers.....	61
<i>Verbum supernum</i> (Poésie)	68
Saint Joseph	69
La pluie d'or.....	69
Le petit son (Poésie).....	70
Les Filles du roi Laëgar.....	79
L'amour-propre	83
Sainte Perpétue et sainte Félicité.....87,	120
Amitié mise à l'épreuve	92
Aux Cœurs agonisants de Jésus et Marie (Poésie).....	100
Le pardon des offenses	106
<i>Pangr Lingua</i> (Poésie).....	108
Le bonheur de lui ressembler.....	114
La couronne de larmes.....	115
Il faut souffrir.....	132
<i>Mea culpa</i>	134
L'angelus Pascal (Poésie).....	136
Sur les flots	138
Pèlerinage du bienheureux Gérard Majella	141
Le patron des cultivateurs (Saint Isidore)	143
La clef du ciel (Légende).....	147
Vocation manquée (Ernest Hello).....	156
<i>Sacris solennis</i> (Poésie).....	163
L'Âme Juste, Temple du Saint-Esprit, etc.....	165
L'Hostie	169
La première communion d'Inelda	171
Ma rose aimée (Poésie).....	175
La Messe	176
Témoignage du Sang, (Saint Simon, saint Jude et saint Mathias).....	177

Saint Antoine (Banquier).....	178
L'abbé de Rancé.....	183, 210, 240, 316, 348, 405, 440,
Le Précieux Sang de J. C. et les saints apôtres Pierre et Paul	194
L'Echo d'un Jour de Larmes (Poésie).....	201
Le premier miracle du scapulaire.....	203
Charité de saint Vincent de Paul.....	205
Aidez ceux qui se sacrifient pour recueillir les gouttes du Sang de Jésus-Christ.....	208
Qu'elle est belle ! (Poésie).....	228
A la gloire de Marie.....	230
Monseigneur Paul Bruchési.....	231
La lampe du sanctuaire (Poésie).....	235
La fête du Précieux Sang.....	236
Hommage solennel à Jésus Christ rédempteur.....	245
Discours prononcé à une Vêture.....	258
Saint Michel (Poésie).....	268
L'Esclave des Nègres (Saint Pierre Claver).....	273
L'Hôpital d'Agoué.....	281
Exode du Précieux Sang (Poésie).....	292
La contrition.....	294
Les cœurs saignants.....	296
Le Fondateur de l'ordre des " Frères du bien mourir ".....	298
Le miracle de l'image du Sauveur.....	303
Chez les noirs.....	306
Pèlerinage au monastère du Précieux Sang.....	309
Soupirs vers Dieu (Poésie).....	324
La résolution de se sanctifier.....	326,
Les droits des Défunts.....	328
La tombe du vieux curé.....	334
Témoignage du Sang (Saint André).....	337
Ritza.....	346
Le Précieux Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.....	354
L'Immaculée Conception.....	356, 391,
A l'Immaculée (Poésie).....	360
Le premier sanctuaire de Marie en Occident.....	364
Encore des âmes, Seigneur ! (Poésie).....	367
Le Révérend Père Lissner.....	370
L'efficacité d'une prière.....	375
Le bonheur passe vite (Poésie).....	382
Le Sang de Jésus (Poésie).....	386
Le livre de Noël.....	387
Témoignage du Sang (Saint Thomas).....	395
Un miracle de l'Emmanuel.....	399
Le Porte-Christ.....	403
Le crucifix au salon.....	422
Fête de l'Oraison de Notre-Seigneur.....	423
Témoignage du Sang (Saint Jean).....	427
Saint Jean l'Aumônier.....	432, 453
Une tradition orientale.....	447
Nos Adieux.....	449
Louange, Amour Bénédiction au Sang de l'Agneau (Poésie).....	452
Une fleur de sainteté.....	477

Chaque numéro contient une page d'actions de grâces et de pensées choisies.

Avis important.

Toute personne dont l'abonnement a été payé aux derniers mois de 1897 ou aux premiers mois de 1898, recevra, si elle en fait la demande, la série entière de l'an dernier.

Ceux de nos abonnés qui ont acquitté, à l'avance, leur abonnement pour deux, trois, quatre ans ou plus, sont priés de nous informer, d'ici au mois de mai, s'ils veulent être remboursés de ce qui leur revient, ou s'ils veulent nous en faire l'aumône, attendant leur rétribution de Celui qui a promis de récompenser même un verre d'eau froide donné en son nom.

Nos lecteurs, dont le zèle pour la gloire du Précieux Sang nous est connu, seront sans doute heureux d'apprendre que nos œuvres de la " Confrérie du Précieux Sang," de la " Garde d'Honneur," de l'"Obole du Temple," des " Petits Contrats " se continuent, et qu'en les encourageant, ils contribuent d'une manière très efficace à la diffusion du culte du Précieux Sang, et acquièrent un droit particulier à nos humbles suffrages.

Enfin, que nos correspondants veuillent toujours compter sur notre dévouement et sur notre sympathie, chaque fois qu'ils viendront à nous. Nous les prions de donner exactement leur adresse, afin de s'assurer une réponse régulière.

LES SŒURS DU PRÉCIEUX SANG.

Tous les envois et demandes devront, désormais, être adressés comme suit :

RÉVÉRENDE MÈRE SUPÉRIEURE,
MONASTÈRE DU PRÉCIEUX SANG,
ST-HYACINTHE, P. Q. (Canada.)

